

Bruno Le Maire

Musique absolue

Une répétition avec Carlos Kleiber

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SANS MÉMOIRE, LE PRÉSENT SE VIDE, 2010.

Aux Éditions Grasset

LE MINISTRE, 2004.

DES HOMMES D'ÉTAT, 2008.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

BRUNO LE MAIRE

MUSIQUE ABSOLUE

Une répétition avec Carlos Kleiber

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Pareil titan et si peu de confiance en soi.

SVIATOSLAV RICHTER,
Carnets

Je m'accrochais à l'image que me montrait mon ami chef d'orchestre, à son attitude optimiste, au oui absolu qu'il disait à l'existence, ce chemin est aussi un chemin pour moi, avais-je pensé, j'ai ici un modèle.

THOMAS BERNHARD,
Le froid. Une mise en quarantaine

Avec une pluie pareille, il était impossible de rouler à la vitesse normale. La nuit tombait, je prenais un retard considérable, les deux mains agrippées au volant, je pensais : jamais je ne serai dans les temps pour rejoindre Marseille. La grande manifestation politique où le journal avait souhaité que je me rende, elle se déroulerait sans moi. Personne ne remarquerait mon absence, un journaliste en moins, un journaliste en plus, qui ferait la différence? Devant moi, les phares fouillaient la route noire et détrempée. Mon pied droit me démangeait : enfoncer progressivement la pédale en aluminium, entendre le claquement des échappements, accélérer encore, sentir la poussée puissante du moteur dans mes reins. Hélas, à la moindre accélération, la voiture chassait brutalement, partait en travers. Une dizaine de kilomètres plus tôt, en doublant à vire allure un camion, les pneus avaient perdu toute adhérence, à quelques centimètres près je tapais la glissière de sécurité. Maintenant la pluie redoublait. Une pluie épaisse, grasse, ces pluies de juillet, dans le Sud, qui font remonter une poussière étouffante. Forcé de ralentir

encore, je poussai le bouton de la radio. À la première minute, je reconnus une symphonie de Beethoven, le seul compositeur dont je pouvais identifier aussi facilement, spontanément en quelque sorte, la musique. Comme pour lancer un défi au commentateur qui ne manquerait pas de donner la référence du morceau, je me dis : la *Septième Symphonie* de Beethoven, le dernier mouvement. Au même instant, je me creusai la tête pour deviner le nom du chef, la formation. Dehors, dans un frottement incessant de caoutchouc, les essuie-glaces battaient la mesure à tout rompre. Cependant ce Beethoven était totalement nouveau à mes oreilles. Il avait une puissance inconnue. Allongeant la main, je montai le volume pour couvrir le bruit des essuie-glaces. On aurait dit que le chef dirigeait avec une hache au bout du bras. Il cognait dans la musique, levait son bras, abattait son bras, cognait, cognait encore, et la musique allait son chemin et lui la faisait aller plus loin encore. Plus il tranchait dans la musique, plus elle reprenait de vigueur. Et subitement, comme épuisé, il tirait de son orchestre un son d'une douceur prodigieuse, semblable à une tache de soleil dansant dans une clairière. Alors il repartait au travail. Relevait son bras. Abattait son bras. Quatre fois, cinq fois de suite. Sur le capot gris perle, la pluie diluvienne rebondissait en centaines de petites explosions liquides. Une nouvelle fois je montai le son. Je me demandais : où veut-il aller? Où? Ce chef dirigeait Beethoven comme un diable vous entraîne et vous force à le suivre. Il avait en lui la folie de la musique. Soudain le ciel creva. Dans un fracas assourdissant, un déluge noya la route. Agrippé à mon volant, je me garai sur le bas-côté et

allumai mes feux de détresse. La musique avait cessé. La radio crachota quelques secondes, puis la voix de basse du commentateur prit le relais : « Vous venez d'entendre le dernier mouvement de la *Septième Symphonie* de Beethoven, dans l'interprétation donnée par Carlos Kleiber en 1982 à la tête de l'orchestre symphonique de Munich, un enregistrement *live* que nous vous faisons découvrir ce 13 juillet, alors que nous venons d'apprendre la disparition du grand chef. » Sans écouter la suite des commentaires, je coupai le son et me calai dans mon siège en attendant une accalmie. Deux heures après, je roulais sur le périphérique de Marseille, bien trop tard pour rejoindre la grande manifestation politique qui avait motivé mon déplacement. Mon journal me fit des remontrances, peu de chose en somme au regard de ce que je venais de découvrir : un chef hors du commun, qui poussait la musique classique dans ses derniers retranchements et lui redonnait sa liberté, pour ne pas dire sa férocité. Par la suite, je tombai si violemment amoureux de la direction de Carlos Kleiber que chaque soir, en rentrant de mon journal, je regardai un DVD de ses concerts, écoutai un de ses CD. Lorsque fut épuisée la collection des CD et DVD, je dénichai dans une librairie à Berlin les deux biographies qui lui sont consacrées, plus exactement un essai très court et une biographie détaillée. Puis je partis en chasse de personnes qui auraient fréquenté Carlos Kleiber. Faute de pouvoir accéder à des chefs de premier plan comme Ricardo Muti, qui avait compté parmi ses amis intimes, je cherchai des contacts dans le milieu des grands orchestres européens, à Amsterdam, Vienne, Stuttgart et Berlin. Le hasard des rencontres jour-

nalistiques voulut que je croise un critique musical, qui avait connu à Stuttgart un violoniste, proche de Kleiber. « Tu peux le contacter de ma part. Il habite Rome maintenant. Il doit avoir plus de quatre-vingts ans et il a toujours refusé les interviews. Mais tu ne perds rien à tenter ta chance. » Je ne saurais dire pour quelle raison, une fois que j'eus retrouvé son adresse à Rome, hôtel Hassler, chambre 509, ce violoniste accepta de répondre à mes questions. Je lui en suis infiniment reconnaissant. Depuis, il est entré dans la terrible confusion de la maladie d'Alzheimer. Par respect pour lui, je n'ai pas retouché notre entretien, qui eut lieu au printemps 2005, dans sa chambre. Je livre ce document à l'état brut. Naturellement, je lui dédie ce livre.

I

Tandis que lui avait du génie. Faites un effort! Mettez-vous cela dans le crâne! Ou sinon, mieux vaut arrêter notre entretien tout de suite. Je n'ai plus l'âge de répéter quinze fois les mêmes choses. Vous me rebattez les oreilles avec les autres chefs. Depuis une heure, vous me les citez tous comme si je ne les connaissais pas : sachez que je les connais, je les connais cent fois mieux que vous, ils ont dirigé à deux mètres de mon pupitre, je les observais de biais. Je leur devais obéissance. Oui, je veux bien, ils ont un petit talent, ils savent faire. Mais lui seul avait du génie. Vous saisissez la différence? Tous ceux que vous me citez sont au mieux compétents. Ils donnent la cadence avec application. Ils augmentent et ils diminuent le volume. Ils se débrouillent, quoi. Dans un passage, ils ralentissent, dans un autre, ils accélèrent en faisant de grands moulinets du bras gauche. À moi, on ne la fait pas. Trente ans dans les meilleures formations. Trente ans! Ils ont beau se contorsionner dans tous les sens, en réalité ils conduisent leur orchestre comme on pilote une berline de luxe, du bout des doigts, sans aucun risque. Les musiciens font mine de

les regarder, par correction, en fait ils suivent leur partition et ils jouent en pilotage automatique. Pourquoi faire autrement? Nous connaissons notre boulot et la plupart des chefs veulent éviter les ennuis. Ceux qui prennent des risques et frôlent la sortie de route, ils se comptent sur les doigts des deux mains, et encore, d'une main serait plus honnête. Dans ce cas, on voit dans leur dos courbé le public sortir de sa torpeur et lever un sourcil distrait. Passé ce moment, le public se laisse bercer et retourne à ses soucis, les impôts, les prochaines vacances, les enfants qui grandissent et qui partent, le plombier qui a pris du retard. Et roule la musique : une gentille petite mélodie qui ne dérange personne et un homme en frac pour battre la mesure. Tandis que Carlos prenait tous les risques. Carlos avait du génie. Vous allez me le demander combien de fois? Ni Karajan ni Furtwängler : je n'ai joué avec aucun des deux. Pour Furtwängler, le hasard a mal fait les choses. Quatre ou cinq ans après la guerre, le directeur de la Philharmonie de Berlin me joint à Stuttgart pour me demander de remplacer au pied levé son deuxième violon, qui avait été renversé dans une allée du Tiergarten, fracture du coude, incapacité de plusieurs mois. « Faites vite, les répétitions commencent dans deux jours. Du grand classique : Brahms, Bruckner. Des partitions que vous connaissez par cœur. » Aussitôt je boucle ma valise et je saute dans le premier train pour Berlin. Furtwängler ne dit plus rien à un journaliste de votre âge, mais Furtwängler était alors un dieu, un dieu en chair et en os, au sommet du panthéon musical allemand. Tous les musiciens sans exception rêvaient de suivre un jour sa battue ample et

nerveuse, à la limite du grotesque et pourtant si efficace. En quittant mon hôtel, je me suis perdu dans Berlin et je suis arrivé vingt minutes en retard à la première répétition. Au pupitre : un vieil homme rondouillard qui ressemblait autant à Furtwängler que moi à Menuhin. Menuhin était sec et fin, toujours souriant, une sorte de moine orthodoxe apôtre de la paix, tandis que moi, je ne souris plus, ou rarement, et je ne suis apôtre de rien du tout. Pendant les deux heures de répétition, je jouai machinalement en imaginant à la place de ce vieil homme la silhouette longiligne de Furtwängler. À la fin de la répétition, je remarquai un contrebassiste affairé à mettre son instrument sous une housse de plastique noire. Il sifflotait, les autres musiciens avaient plié bagage sans un mot. Doucement, je vins poser ma main sur son épaule. « Vous ne sauriez pas où se trouve Furtwängler? — Furtwängler? Comment voulez-vous que je sache où se trouve Furtwängler? — Mais il se trouve à Berlin? Il dirige toujours à Berlin? — Furtwängler dirige à Berlin quand il peut. Pour le moment, il ne peut pas, il est fatigué. — Fatigué de quoi? — Il est fatigué, il déprime, avec ce qui lui arrive, les enquêtes, les critiques, qui ne déprimerait pas? » Il appuya sa contrebasse contre un pilier en béton et quitta la salle en claudiquant : son pied était pris dans une chaussure monstrueuse, qui brillait comme une enclume. Furtwängler se débattait dans une enquête sur son comportement sous le régime nazi. En 1940, comme en 1941, comme en 1942, lorsque son long cou sortait de sa chemise amidonnée et que sa baguette se dressait dans le noir, peu lui importait de savoir qui était calé dans les sièges du premier rang, une brochette de notables en habit

et robes longues, des étudiants berlinois récompensés pour leur engagement patriotique, des dignitaires nazis en grand uniforme ou le Führer en personne. Après la dernière mesure, il se tournait vers eux sans leur jeter un regard : seule comptait sa musique et quand il saluait, la musique avait en général laissé la place à un tonnerre d'applaudissements. Des applaudissements mérités, évidemment. Furtwängler avait cru pouvoir faire de la musique en ignorant le reste du monde et le reste du monde maintenant se rappelait à lui. Depuis des mois, le reste du monde lui expliquait à travers des articles de presse et une instruction en bonne et due forme que l'orchestre philharmonique de Berlin ne pouvait pas se comparer aux autres orchestres allemands. Un intellectuel de renom avait écrit dans une lettre ouverte, dont je peux vous transmettre une copie, si vous le souhaitez, puisque vous me paraissez assez démunis en documents de première main : « Monsieur Furtwängler, prenez conscience que l'orchestre philharmonique de Berlin est une institution allemande. Il ne saurait être un jouet à votre disposition. Par conséquent, les choix politiques que vous avez faits en son nom vous engagent et engagent la nation allemande. Monsieur Furtwängler, le peuple allemand a le droit, et même le devoir, de juger ces choix, quels que soient vos mérites musicaux, que personne ne conteste. » Vous noterez la rhétorique inimitable de la culpabilité allemande après guerre, comme citoyen autrichien, bien que je réside en Italie depuis plusieurs années, elle continue de me laisser stupéfait. Vous aussi, je pense ? Finalement, Furtwängler fut maintenu dans ses fonctions, au nom des intérêts supérieurs de la musique,

mais il traversa des périodes d'accablement profond, dont je fus une des victimes collatérales. Ni Karajan ni Furtwängler, hélas, je vous le confirme. Le lendemain du concert, je retournai à Stuttgart en train. Une jeune femme de trente ans environ partageait mon compartiment. Elle faisait mine de lire un livre et parfois levait les yeux vers mon étui à violon, que j'avais placé dans le filet à bagages au-dessus de moi. « Vous êtes musicien? — Oui. — Vous venez de jouer pour la Philharmonie, je présume? — Oui, mais je ne suis pas membre de la Philharmonie, je faisais juste un remplacement, le deuxième violon a eu un accident. En temps ordinaire, je joue dans la formation de Stuttgart, une formation de grande qualité, je vous assure. » Dans son regard, je vis comme une pointe de déception. Elle tira sa jupe sur ses genoux. « Stuttgart? Je ne savais pas que Stuttgart avait son orchestre. » Elle se replongea dans sa lecture et se tut pendant tout le reste du voyage. En fait, je ne sais pas très bien pourquoi je vous raconte ces détails. Vous avez noté ce que je viens de vous dire? Vous avez raison. Par la suite, je ne pourrai pas vous donner autant de détails. Vous constaterez que ma mémoire me trahit quand je me rapproche du présent. Les détails les plus récents ne me reviennent plus en tête, raison pour laquelle je serais incapable désormais de jouer en orchestre, aucun chef ne voudrait de moi. Écoutez bien : aucun chef, pas même ceux que vous avez mentionnés au début de notre entretien, ne voudrait de moi, qui ai pourtant joué avec un chef de génie et qui suis devenu un des rares amis personnels de ce chef de génie. En retournant à Stuttgart, je ne nourrissais plus grand espoir sur la qualité des expériences

musicales qui me restaient à vivre. Furtwängler avait été une terrible occasion manquée. Erreur stupide. Maintenant que mon horizon est bouché par des nuages bien réels, la maladie, la vieillesse, nuages qui crèveront à un moment ou à un autre, sans prévenir, ces années à attendre Carlos me semblent les plus fructueuses de ma vie. Sans le savoir, je me préparais à son arrivée. Vingt ans de préparation. En 1972, Carlos débarquait à Stuttgart pour répéter le *Freischütz* de Weber avec cet orchestre qui avait inspiré un souverain mépris à la jeune femme du train. Plus besoin de me déplacer à Berlin ou de miser sur un remplacement ailleurs en Allemagne. Sous mon pupitre, à quelques centimètres de mon archet, se trouvait désormais le plus prometteur des chefs, dont le monde musical ignorait encore les dons. Carlos vint à Stuttgart et sa carrière prit un tour différent, elle prit son envol, si vous me permettez un peu de grandiloquence. Quelle est votre année de naissance? 1973? Donc votre naissance coïncide à peu près avec le moment où démarra sa carrière fulgurante. Heureusement que vous parlez allemand. Il me serait impossible de retrouver ces souvenirs dans une autre langue et un interprète troublerait notre discussion, surtout dans un espace aussi étroit, à la limite du confiné. Cette chambre est minuscule, les hôtels de luxe font des économies sur la taille des chambres. Un journaliste français qui parle correctement allemand, vous êtes une exception. Quelque chose comme une survivance. Encore quelques années et des gens comme vous et moi auront disparu.

II

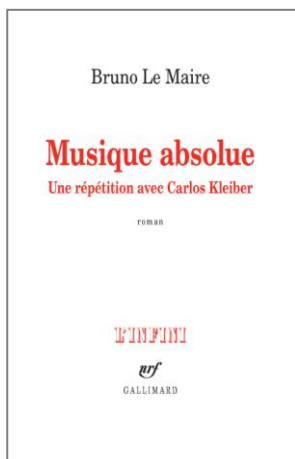
Marlon Brando. Il dégageait une impression de puissance et de fragilité, la même alchimie que Marlon Brando. Pas le Marlon Brando reclus dans sa maison de Mullholland Drive, les rideaux de fer tirés sur les baies vitrées, gras, monstrueusement gras, avachi dans des canapés de velours jaune souillés par ses chats. Non : le jeune Marlon Brando. À la première répétition, tous les musiciens de Stuttgart, des hommes en grande majorité, sont tombés sous le charme. Ils le regardaient avec un mélange de crainte, de fascination et de respect. Devant eux se dressait un chef hors du commun et instinctivement ils le sentaient. Pourtant, je ne sais comment vous dire, mais on ne pouvait jamais le voir en entier, son visage se dérobaît, il changeait du tout au tout suivant les angles, si bien que le flûtiste ne devait pas voir le même chef que le violoncelliste, ou le hautbois, ou le cor. De face, il présentait un visage encore enfantin, au modelé mal défini, encadré par des boucles de cheveux noirs. De profil, son nez fendait la lumière artificielle de la salle de répétition comme un bec de rapace et son œil brillait. Dans la démarche aussi il fai-

sait penser à Marlon Brando : sa souplesse, son animalité. Des années plus tard, ses pas sont devenus hésitants, il trébuchait en entrant en scène, accrochait sa main à la rampe des estrades, mais dans ses débuts à Stuttgart, il était un vrai animal de scène, souple, rapide. À quarante ans, il en paraissait dix de moins. Vous approchez les quarante ans vous aussi, seulement vos cheveux blancs vous vieillissent, si vous me permettez cette remarque. Vous en avez conscience? Vous ne faites plus vraiment jeune homme et pas encore adulte tout à fait. Au même âge, lui avait des cheveux de jais, que sa main droite rabattait en arrière pendant les répétitions, sans parvenir à les discipliner. Pendant les répétitions, il portait des polos de coton noir qui seraient le haut de ses biceps et donnaient de la longueur à ses bras. Contrairement à moi, il souriait sans cesse, un sourire un peu mélancolique, dont on ne comprenait pas pourquoi il découvrait des dents de carnassier. En plus, sa bouche exprimait une tendresse particulière. Si vous aviez connu ma grand-mère autrichienne, une paysanne amère et méchante, elle vous aurait dit que sa bouche avait la sensualité des mangeurs de cerises : une expression de son village, pour les filles qui tournaient de trop près autour de moi. À travers ses volets, elle épiait la cour de la ferme. Il suffisait que la fille du voisin apporte un seau ou une caisse de bières et que je lui serre la main pour que, le soir, elle vienne me souffler à la figure : « Cette Katarina est une peste! Une vraie petite peste, Nikolaus! Moi on ne me la fait pas, je vois tout de suite le genre : une mangeuse de cerises! » La pauvre vieille! Les filles, elle craignait les filles, mais les filles, je ne les regardais pas, ou seulement si elles

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 4 juin 2012.
Dépôt légal : juin 2012.
Numéro d'imprimeur : 82137.*

ISBN 978-2-07-013708-4 / Imprimé en France.

240454



Musique absolue. Une répétition avec Carlos Kleiber Bruno Le Maire

Cette édition électronique du livre
Musique absolue. Une répétition avec Carlos Kleiber de Bruno Le Maire
a été réalisée le 15 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137084 - Numéro d'édition : 240454).

Code Sodis : N52058 - ISBN : 9782072466007

Numéro d'édition : 240456.